

La divine comédie de Jean-Luc

« Qu'est-ce que l'enfer ? — L'enfer est un lieu de supplice, où ceux qui sont morts en état de péché mortel sont privés de la vue de Dieu pour toujours, et souffrent des tourments épouvantables et éternels. »

« Qu'est-ce que le péché mortel ? — Le péché mortel est le péché qui donne la mort à l'âme en lui ôtant la grâce sanctifiante, en attirant la colère divine sur elle et en la rendant digne des peines de l'enfer. »

Questions et réponses du petit catéchisme, réminiscences d'un lointain passé, mais pour Jean-Luc toutefois il s'agit là d'une réalité actuelle, quotidienne, d'un enfer de chaque instant. Jean-Luc est ce que l'on pourrait appeler un « grand obsédé » dont le masochisme empoisonne littéralement l'existence par le biais d'un « thème délirant » obsessionnel : Dieu et l'enfer. Il ne se passera pas une journée, pas une heure sans que Dieu ou l'enfer ne vienne le hanter et le faire souffrir... une souffrance à la limite du tolérable, qui le laissera continuellement épuisé.

« La jouissance sous toutes ses formes me dégoûte... Jouissance de la vie de quelque manière que ce soit : c'est un péché mortel. J'ai continuellement,

mais continuellement, cette espèce d'obsession qui me tourmente : elle est déguisée tantôt en Dieu, tantôt en mon père, tantôt en Dieu et mon père qui ne font qu'un. Cette obsession, c'est d'être puni à la fin pour avoir voulu jouir de la vie sur terre... Mon père a toujours été un obstacle à ma vie, j'ai voulu le tuer pour pouvoir vivre... On m'a enseigné que c'était impardonnable, que c'était péché mortel. Je vais aller en enfer, c'est sûr et certain, ce n'est pas une question de croyance. Je ne sais pas si vous pouvez comprendre ça, c'est un cauchemar, c'est déjà l'enfer sur la terre. »



Peut-être le sexuel, dans sa dimension à la fois génitale et prégénitale, n'est-il jamais aussi présent dans toutes ses représentations et tous ses avatars que dans la névrose obsessionnelle, que dans l'analyse de l'obsessionnel dont la névrose entraîne une sexualisation de la pensée, de la parole et de l'analyse.

La contrainte étant l'effet dominant de cette névrose, des auteurs, comme Laplanche et d'autres, ont proposé de remplacer l'expression *névrose obsessionnelle* par *névrose de contrainte*, plus près selon eux de la structure de la névrose que du symptôme. Mais la contrainte, entrave à la liberté, peut venir de l'extérieur ou de l'intérieur, et s'avère une notion dont l'extension est peut-être un peu trop grande pour être précise. Laplanche et les autres auteurs de *Traduire Freud*, sous la rubrique « contrainte », reconnaissent qu'elle n'est pas l'apanage de la seule névrose obsessionnelle¹. Elle concerne tout aussi bien, de façon générale, des manifestations de l'inconscient comme la compulsion de répétition, que des formes cliniques aussi extrêmes que la paranoïa. En revanche, le terme *névrose des obsessions*, désigne un mode particulier de contrainte dans lequel des représentations obsédantes se constituent en « thème délirant » contraignant, bien différent du délire généralisé de la paranoïa. Peut-être l'expression *névrose des obsessions* serait-elle à retenir de façon spécifique à propos de névroses comme celle de Jean-Luc, où l'on constate une fixation et une érotisation des obsessions, de manière à la distinguer des deux autres formes de ce que l'on appelle couramment *névrose obsessionnelle* : l'érotisation des mécanismes de pensée, avec son glissement incessant, et la compulsion rituelle, avec son érotisation des rituels d'annulation.

La difficulté à parler de la névrose obsessionnelle tient-elle seulement à l'ampleur du champ ouvert, à la complexité de cette organisation

psychique et à la multiplicité des niveaux qu'il nous faut tenir ensemble pour entendre l'obsessionnel... tient-elle à la dynamique de ces analyses où l'analysant nous demande, peut-être plus que dans toute autre analyse, une chose et son contraire tout à la fois... à la patience requise de la part de l'analyste, car ces analyses s'avèrent particulièrement longues et ardues, peu gratifiantes pour le narcissisme de l'analyste... ou tient-elle à la structure même de cette névrose ? Si Jean-Luc crie au secours et me demande douloureusement de le soulager, ne serait-ce qu'un instant, de son obsession, il ne peut supporter l'idée de me « devoir d'être bien » : sa demande qui est, comme toute demande, en même temps demande d'amour, porte en elle, inhérente, une menace pour son identité et un danger d'annihilation avec sa charge d'angoisse, car il deviendrait alors conforme à l'objet de mon désir. « Je ne peux pas renier mon vécu, je ne veux pas me renier. Je ne veux compter que sur moi pour me guérir. » Il ne veut surtout pas combler son analyste : la quête de son identité passe par la nécessité absolue de garder son analyste en manque. Si nous ne faisons que nommer quelques-unes des difficultés qui font obstacle à l'analyse de l'obsessionnel, et qui contribuent pour lui à la contrainte de remettre répétitivement l'analyste en échec, nous pouvons poser, simplement à titre de questions laissées ouvertes, qui appartiennent à différents registres, le masochisme du moi et le besoin de punition, le sadisme du surmoi et le sentiment de culpabilité, la pulsion d'emprise et la compulsion à l'échec. Érotisation de la souffrance et pulsion de mort se conjoignent. S'ajoute à cela, dans la dynamique de cette analyse, le rapport au temps : Jean-Luc a l'éternité devant lui, devant nous, l'éternité de l'enfer dans laquelle il nous fige, hors du rythme de la vie, contre le mouvement même du désir, contre le rythme de l'analyse, comme si, pour lui, le temps n'existait pas, immobilisé dans l'éternel retour du même. « Je pense et j'ai l'impression, dira-t-il, que ce qui se passe c'est quelque chose qui part du passé, qui passe et qui vient se placer à la fin de ma vie : Dieu, le jugement, l'enfer. »

Si chaque obsessionnel est différent, aucun ne se laissant réduire à un cadre nosographique étroit, la richesse du psychosexuel en cause empêchant toute généralisation ou simplification abusive, on peut, dans tous les cas, parler d'une intolérable souffrance de la pensée. J'ai déjà ailleurs parlé du paranoïaque dont on attaque la pensée² : celui que l'on écoute penser n'a jamais un instant de paix, de répit et le persécuteur est projeté à l'extérieur de lui, l'attaque contre sa pensée vient de l'autre. Chez l'obsessionnel, dont

la structure psychique peut nous faire penser à celle du paranoïaque, l'attaque contre sa pensée vient de sa pensée elle-même, et dans les pires cas, ne lui laisse aucun répit. Il est forcé, contraint à penser à telle ou telle chose, dans le cas de Jean-Luc à Dieu et l'enfer, et conscient en même temps que cette souffrance de la pensée vient de lui. Il m'attribue d'ailleurs, dans un double mouvement de projection et d'intériorisation, cette phrase qu'il ressasse inlassablement : « Qui vous oblige à croire en Dieu, sinon vous ? » Il tente ainsi dans l'attribution de la phrase de renvoyer la souffrance à l'extérieur, mais sans succès, se posant dans le même temps comme sujet de son contenu. Il reconnaît l'absurdité de ses idées, la pathologie de ses symptômes, veut s'en défaire mais ne le peut pas. Les idées obsédantes s'imposent à lui. Qu'est-ce donc qui peut contraindre un être humain à se faire souffrir ainsi ?

Le mouvement même, la dynamique de l'analyse de ce « grand obsédé » qu'est Jean-Luc sera sexualisée et marquée du sceau de l'analité avec son alternance de rétention et d'expulsion, d'interruptions et de reprises. Dès notre première rencontre, Jean-Luc établit un contact qui me touche comme vrai et chaleureux, poignée de main et regard directs et ouverts, mais en même temps une présence combien souffrante et muette. Telle je me sentirai également avec lui lors de cette première entrevue, présente, muette... et souffrante. En effet, après plus d'une heure, le voyant complètement épuisé, et l'étant moi-même, je devrai l'interrompre sans qu'il ait réussi à terminer la phrase commencée au début de la séance : « Je... voudrais... vous... dire... »

Homme sensible et intelligent, mais intellectuellement gêné par ses obsessions, Jean-Luc est l'aîné d'une famille nombreuse et sa fratrie comprend garçons et filles. Il naît cependant après une fausse couche de la mère... et ceci aura son importance, même s'il l'apprendra (ou le réapprendra) tard dans la vie. Bébé désiré, semble-t-il, attendu par les deux parents, surinvesti par la mère. Le mode d'investissement particulier et très érotisé du fils par la mère s'avérera d'une importance capitale dans la névrose de Jean-Luc... comme c'est souvent le cas dans la névrose obsessionnelle, chez l'Homme aux rats, par exemple, à côté de la haine œdipienne refoulée pour le père que Freud a fait ressortir. Le désir érotique de séduction, refoulé, de la mère de Jean-Luc provoquera chez son enfant une trop grande intensité pulsionnelle, une surcharge d'excitation,

absolument non métabolisable et source de prématuration, et donnera lieu chez elle à des formations réactionnelles de piété, de scrupule et de propreté exagérées. Formations réactionnelles qui visent à masquer le désir maternel, mais qui, en même temps, sont au service de sa séduction : elle continuera de laver... de façon méticuleuse... le corps de son grand fils de neuf ans, après avoir « joué avec le corps de son bébé » (fantasme apparu en cours d'analyse). Sans doute touche-t-on à une origine de la composante hystérique de Jean-Luc qui l'amène à parler de « dégoût ». La mère prendra son fils comme confident de ses fantaisies religieuses à haute teneur érotique, lui disant qu'elle ne peut parler au père et lui confiant, par exemple, que « Dieu est troublant »... ce qui le troublait beaucoup lui-même. Pour la mère, le fils, lui, ne pouvait, ne devait pas avoir de désir... autre que d'être l'objet de son désir à elle. À défaut de Dieu, seul son fils était susceptible de la combler.

Réussissant bien à l'école, Jean-Luc sera cependant orienté par son père vers une branche technique malgré son désir et sa capacité d'étudier en sciences, projet en lien direct avec sa pulsion scopique et sa pulsion épistémophilique et qui aurait représenté apparemment une sublimation réussie de son intense curiosité sexuelle. Le père est un homme violent que Jean-Luc aime et déteste tout à la fois, dans une ambivalence conflictuelle typique de l'obsessionnel. Jean-Luc épousera une femme reconnue avant son mariage pour être une « femme de mauvaise vie », mariage qui se fera sur l'injonction du père puisque Jean-Luc avait eu des relations sexuelles avec elle. Là encore son propre désir se trouve barré. Il aura lui-même deux enfants qu'il craindra d'avoir « contaminés » par ses obsessions et marqués comme son père l'a marqué.

Il me faudra, longtemps, l'accompagner à travers des séances laborieuses dans sa tentative de mettre en mots, de dire à quelqu'un sa souffrance. Nous en passerons ensuite par une période de phrases répétitives, dont il craint souvent que je ne me lasse, phrases qui deviennent presque stéréotypées, avant que sa parole ne puisse circuler plus librement, même s'il restera toujours avare d'informations et de détails. Si je me suis souvent sentie impuissante et épuisée (et sans doute avait-il besoin, « malgré lui », de me faire sentir ainsi, de nous faire souffrir), il me faut toujours être attentive à ne pas vouloir lui « sortir les mots de la bouche ». Jean-Luc se garantira longtemps contre l'appréhension de l'emprise de son analyste, ne me

livrant les mots que parcimonieusement et son histoire par bribes, interdisant ainsi toute maîtrise d'un savoir sur son histoire et sur lui-même, dans une érotisation de la rétention et de la souffrance. Mais il s'inquiète de savoir si je vais être patiente. Il m'adresse alors sa demande d'amour et de reconnaissance par l'intermédiaire de bouts de papier de formes et de tailles variées sur lesquels il a inscrit des réflexions qu'il me destine. Ces cadeaux qu'il s'assure que je prends sont sans doute moins éphémères que des mots prononcés verbalement et servent aussi à contrer une angoisse de disparition.

Chaque fois que Jean-Luc interrompra l'analyse, il s'arrangera pour le faire avec une dette : rétention qui, sous sa forme de maîtrise, demande tout à la fois que je sois désirante et non comblée par lui dans ce désir, surtout que le manque ne vienne pas à manquer. La fonction et le sens de la dette de l'obsessionnel sont multiples : il est toujours en dette, il doit payer pour quelque chose, pour un crime jadis commis. Jean-Luc me fera parvenir de petits chèques par la poste, un par mois, et me rappellera pour reprendre l'analyse, dès que j'aurai encaissé le dernier chèque. Il me racontera, à son retour, qu'il pouvait ainsi vérifier que j'étais toujours en vie... puisque j'encaissais les chèques ! La dette le rassurait donc sur le fait qu'il ne m'avait pas détruite, et ce, malgré ses pulsions agressives et destructrices, pulsions agressives qui se sont déjà exprimées par un fantasme (crainte et désir tout à la fois) de m'avoir brisé la main dans une poignée de main. « Il y a quelque chose d'extrêmement violent en moi », dit-il. La main joue d'ailleurs un rôle important dans un geste agressif que son masochisme lui fait retourner contre lui-même : un jour, dans un mouvement de colère, il donne un coup dans le mur, si fort qu'il y fait un trou et se fracture la main en plusieurs endroits. Mais les souffrances physiques ne sont rien en comparaison des tortures morales qu'il se fait subir avec Dieu et l'enfer, au sujet desquels se pose toute sa problématique identificatoire, la question de l'identité, du Je, étant au cœur de sa quête et de tous ses conflits. Qui est Je ? Tantôt Dieu, amant de sa mère, il se verra à d'autres moments comme la femme de Dieu ou l'amant d'un Dieu qui est une Déesse, Déesse qui en faisant l'amour avec son fils engendre l'humanité.

Jean-Luc, qui n'a aucun savoir de la théorie psychanalytique, posera un jour la question en ces termes : « Je me rends compte que dans Jean-Luc, Luc c'est mon père. »

Il n'avait, en effet, jamais eu conscience de porter le nom de son père, Luc, dans son propre prénom. Je suis amenée à lui demander, un peu plus tard dans la séance : « Et *Jean* qui c'est ? » La réaction ne se fera pas attendre : « Je, je... si je savais qui c'est je ne serais pas ici !... Quand je dis « je me », ce sont deux personnes différentes en moi. Je ne suis pas moi. Vous seule êtes capable de comprendre cela et de m'aider. Quelque part dans ma vie je me suis fait cela et je me suis dit que la femme qui me ramènerait sur terre, ce serait celle-là qui m'aimerait et que j'aimerais. Est-ce que c'est vous, ma mère ou mon père qui me ramènera sur terre ? À qui dois-je payer le prix ? Le prix de ma vie entière pour être bien, être moi, seulement quelques secondes avant de mourir. Non !... Aidez-moi doucement, je ne suis pas capable de prendre un changement brusque et radical... allez doucement... ». « Aller doucement », c'est exactement l'expression qu'il utilise lorsqu'il parle de « jouer aux fesses », comme il dit, avec sa femme... Elle lui dit d'aller doucement, puis de « frapper fort au fond ».

Cette séquence me semble illustrer les conflits identificatoires de Jean-Luc, les différentes positions où il se place, où il me place, les niveaux où se vit le sexuel dans son analyse, l'ambivalence de sa demande, l'angoisse dans laquelle elle le plonge et enfin sa quête identificatoire pour se retrouver comme sujet, comme Je ayant son propre désir.

Malgré la prédominance de l'analité dans la structure de Jean-Luc et dans le mouvement même de son analyse, il semble avoir vécu très intensément les conflits œdipiens. Sa rivalité, sa jalousie et ses fantasmes concernant « l'homme de ma maison » l'amènent à vouloir l'éliminer. Mais ce serait là, dit-il, dans la citation du début, un « péché mortel »... à entendre à la fois dans le sens conscient religieux, passible de la peine de l'enfer et dans le sens inconscient, susceptible d'entraîner la mort. La présence d'un homme est par ailleurs rassurante, lui garantissant une protection contre ses pulsions agressives à mon endroit et contre la menace beaucoup plus archaïque d'annihilation que je peux représenter pour lui. Lorsqu'il érotise l'analyse, comme dans la séquence rapportée, celle-ci risque toujours de devenir trop excitante, intolérable. Il exprime des désirs érotiques me concernant. Mais, me dit-il un jour, s'il s'arrêtait à penser qu'il me trouve jolie, par exemple, il risquerait d'oublier d'avoir mal. Or la tentative d'emprise sur sa souffrance et l'emprise de sa souffrance, dans son recours à l'analité, représente d'une part une régression devant l'Œdipe, la culpabilité

œdipienne et l'angoisse de castration, et d'autre part un mouvement pour échapper à une angoisse encore plus grande d'annihilation, de perte de son identité et de mort de son désir.

La question de la séduction maternelle et du trauma s'avère primordiale dans une problématique comme celle de Jean-Luc. Toute demande qu'il adresse à sa mère risque toujours de recevoir la réponse de son désir à elle, le prenant comme objet totalement satisfaisant et ne laissant aucune place au désir de l'enfant comme sujet. C'est sa mère qui lui inculque le petit catéchisme et lui parle très jeune de Dieu et de l'enfer, en des termes qui lui fourniront le « thème obsessionnel délirant » qui viendra répondre à son sentiment de culpabilité et à son besoin de punition.

De quoi Jean-Luc est-il coupable ? De sexe, dit-il. Mais encore ? Qu'est-ce qui lui mérite l'enfer comme punition ? Au fil des ans, certains thèmes ressortiront : de s'être masturbé, d'avoir pris plaisir à caresser les fesses du frère dont il partageait la chambre, ou les seins de sa sœur (d'où l'importance de la main), d'avoir désiré des « femmes de mauvaise vie », d'avoir eu la fantaisie de « fourrer la Sainte Vierge ». Mais la « clé du mystère », affirme-t-il, se trouve dans un souvenir écran où son père l'a battu, au moment où Jean-Luc se précipitait vers lui dans un élan d'amour. « Ça m'a fait tellement mal au cœur, dit-il, tellement peur que quelque chose s'est passé dans ma tête et que ça a changé toute mon existence. La peur, c'est une sensation vicieuse. Une sensation vicieuse, ça veut dire vendre son âme au diable pour du sexe. »

Jean-Luc reprend à son compte et à sa manière « Un enfant est battu » de Freud, à cette différence près que, chez lui, « mon père me bat » n'est pas le fantasme inconscient sous-jacent, mais est présenté comme un souvenir conscient qui donnera lieu à la séquence d'associations suivantes : Dieu est sadique, lui qui torture les hommes, des hommes torturent des hommes, un grand torture un petit, quelqu'un se torture lui-même. La torture choisie c'est l'enfer, c'est-à-dire la souffrance éternisée. Le fantasme inconscient serait : une femme le torture/l' aime... en enfer pour l'éternité.

Adresser sa demande au père représente un danger. Il se trouve alors en position féminine passive, femme de Dieu, et s'identifie à l'objet aimé/battu par un père-Dieu sadique dont il devient « la femme de mauvaise vie » ou alors il s'identifie au père-Dieu sadique et batteur : « Dieu c'est

moi ! » Si le souvenir d'avoir été battu par son père reste, consciemment, pour Jean-Luc, le souvenir le plus pénible et le plus violent de sa vie, c'est le désir de sa mère qui constitue le point nodal de sa névrose³. Toute demande s'avère dangereuse pour Jean-Luc, dangereuse pour la possibilité même de son désir, pour son identité. À toute demande, la mère, elle, répond par son désir à elle. Du côté de son mari le désir de la mère ne rencontre qu'insatisfaction : « Ce n'est pas avec lui que je pourrais parler ! »... à entendre : ce n'est pas de ce côté que je vais désirer ! Mais pour le plus grand malheur de Jean-Luc, c'est de son côté à lui qu'elle trouve satisfaction. De toutes sortes de façons, elle lui dit : « Tu es l'objet qui comble mon désir, tu es mon phallus glorieux et triomphant, tu es mon Dieu ! »... C'est d'ailleurs de ce côté que viendra d'abord la menace de castration, représentée pour lui par la circoncision opérée à la demande de sa mère, par mesure d'hygiène. Jean-Luc dira avoir le sentiment qu'il lui manque quelque chose, que c'est comme si on lui avait « coupé tout son pénis ». Mais la menace véritable est une menace d'anéantissement, d'être l'objet du désir de sa mère.

Un souvenir écran met en scène sa double position identificatoire : éveillé par des bruits et mû par la peur, il va retrouver ses parents dans leur chambre et se couche entre les deux, face à sa mère, déesse mortifère, le derrière offert à son père, Dieu batteur.

La perspective d'une souffrance sans fin après la mort rend la vie de Jean-Luc infernale sur terre. L'enfer va prendre de façon explicite le sens qu'il a toujours eu implicitement : une mise en scène paradoxale de la rencontre d'Éros et Thanatos. Dans une séance, tout à coup, Jean-Luc semble comme frappé par un éclair de génie. Il se retourne subitement, me regarde avec les yeux qui pétillent et me dit : « Mais... en enfer... il y a toutes les femmes de mauvaise vie ! » Jouissance et mort viennent de se conjindre dans le scénario infernal. Réponse punitive au sentiment de culpabilité, ce scénario sadomasochiste met en représentation pulsions libidinales et pulsions destructrices, dans toute l'ambivalence de l'amour et de la haine. « Je vous aime à mort ! », se trouve-t-il à me dire lorsqu'il me verra en enfer avec lui pour l'éternité, dans un temps immobilisé et donc aboli.



La demande que Jean-Luc était venu m'adresser d'entrée de jeu ne pouvait donc qu'être paradoxale et dangereuse : que j'accomplisse avec lui la descente aux enfers afin de lui indiquer, comme Virgile en réponse à la demande de Dante, le chemin de la sortie :

— *Vois la bête pour qui je me retourne ;
Aide-moi contre elle, fameux sage,
elle me fait trembler le sang et les veines.*
— *Il te convient d'aller par un autre chemin,
répondit [Virgile], quand il me vit en larmes
si tu veux échapper à cet endroit sauvage ;
car cette bête, pour qui tu cries,
ne laisse nul homme passer son chemin,
mais elle l'assaille, et à la fin le tue [...]*⁴

Si, pour Jean-Luc, l'enfer semble se réduire au cercle des Luxurieux, l'angoisse est tout aussi grande, et tout aussi pressante, mais chez lui combien elle aura été longue et pénible à formuler, sa demande que je lui indique un « autre chemin » afin qu'après lui avoir servi de guide par les sentiers arides et abrupts ou marécageux de l'enfer je le conduise par le « chemin caché » vers la sortie où enfin il pourrait « voir les choses belles »...

Mais voilà, la demande de Jean-Luc est complexe et le mouvement de l'analyse n'aura pas la continuité et la fluidité de la *Divine Comédie* de Dante...



NOTES

1. A. Bourguignon, P. Cottet, J. Laplanche et F. Robert, *Traduire Freud*, Paris, P.U.F., 1989, p. 84-87.
2. J. Garon, « Peut-être si... ou la paranoïa et le rapport à la certitude », Communication présentée à l'Instant freudien (Ottawa), janvier 1989 (inédit) ; « La haine de l'amour, ou l'épopée chevaleresque d'un "petit homme ordinaire" », texte présenté à la Société psychanalytique de Montréal, janvier 1990 (inédit).
3. Serge Leclair dira : « Pour faire un bon et véritable obsessionnel il faut vraiment, d'une façon ou d'une autre, que l'enfant soit marqué [...] du sceau indélébile du désir insatisfait de la mère », in « L'obsessionnel et son désir », *L'évolution psychiatrique*, fascicule III, 1959, p. 395.
4. Dante, *La Divine Comédie ; L'enfer*, Paris, Flammarion, 1992, p. 29.